

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

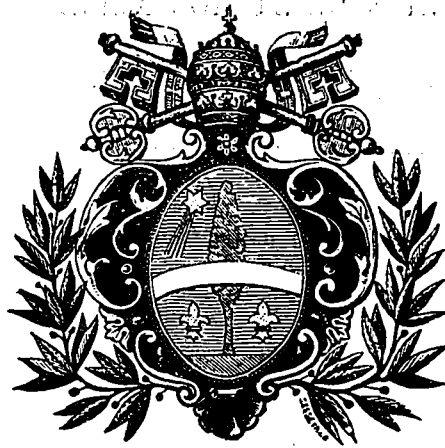
- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

“Aime Dieu et

va ton chemin.”



Bulletin de l'Union-Allet

VOL. VII.

MONTREAL, 25 ^{NOVEMBRE} OCTOBRE 1879.

No. 1

SOMMAIRE.

I. LAMORICIERE—INAUGURATION DE SON TOMBEAU.
II. ELOGE DE LAMORICIERE, par Mgr FREPPEL, Evêque d'Angers.
III. L'UN FORME DES ZOUAVES.
V. LECTURE PAR M. B. A. T. DEMONTIGNY, PRÉSIDENT DE L'Union-Allet.—(Suite.)

VI. MENTANA, 3 NOVEMBRE 1877.
VI. NÉCROLOGIE
VII. NAISSANCE.—DÉCÈS.

Lamoricière.

Le 29 octobre dernier a été inauguré dans la cathédrale de Nantes le tombeau du général Lamoricière. Toutes les sommités du clergé, de la magistrature et de l'armée ont tenu à honneur d'assister à cette imposante cérémonie. Le général de Charette et ses zouaves n'ont pas manqué de venir rendre un suprême hommage au héros de Castelfidardo et d'Ancone. Nous publions plus loin la première partie de l'admirable éloge du général par Mgr Freppel, évêque d'Angers.

Nos lecteurs liront sans doute avec plaisir l'appréciation que M. Louis Veillot a faite de ce magnifique discours :

“ Nous avons besoin d'exprimer notre admiration pour la belle oraison funèbre de M. le général Lamoricière. La France l'attendait avec une patience qui ne pouvait être trompée. Elle a une trop longue habitude des grands soldats et des grands orateurs. Ils lui viennent ensemble, ils sont nécessaires à sa vie. Quand ils lui manquent, c'est une lacune dans sa gloire et dans sa destinée. Elle s'inquiète. Le foyer manque ou le rayon a disparu. La gloire ne sera pas féconde, elle aura frappé sans retentissement. Le héros serait oublié ou du moins ne serait plus un héros de France, et la leçon qu'il devait donner aurait manqué. Or, il importe à Dieu que le vaincu de Castelfidardo soit un héros pour la France et pour le monde. C'est pourquoi la voix de l'Eglise était nécessaire et ne pouvait manquer aux funérailles d'un héros chrétien. Elle avait été terriblement écartée, elle est venue pour être entendue de la terre et de la postérité. Elle a dit ce qu'a été le héros, elle l'a fait comprendre. On a vu sa mâle et souveraine beauté. Maintenant les désastres de Castelfidardo sont finis et la victoire commencée. Le passeport de Lamoricière, accompagné de sa

petite troupe d'enfants, est écrit pour la postérité. Que la plus lointaine histoire s'ouvre à Lamoricière triomphant et vaincu! Castelfidardo n'est pas moins grand que Lépante. Encore quelques années et l'homme immortel, attaqué là, aura triomphé là.

Le discours très-élevé et très beau de Mgr. l'évêque d'Angers rappelle cette victoire souveraine et en annonce d'autres qui ne manqueront pas. Devant le tombeau de Lamoricière, il fait revivre les soldats de son armée, disparus et vaincus avec lui. Qu'importe qu'ils ne soient plus là! ils reviendront comme lui, vaincus comme il l'était, dispersés, sans espérance encore, mais éclairés par la lampe immortelle qui reveille l'espérance et contient l'impérissable souvenir. Qu'importe la défaite à ceux qui sont assurés de revivre et qui ne veulent pas être vaincus?”

LOUIS VEILLOT.

DISCOURS

Prononcé à l'inauguration du monument érigé en l'honneur du général de la Moricière, dans la cathédrale de Nantes, le 29 octobre 1879, par Mgr. l'ÉVÊQUE D'ANGERS.

Justorum semita quasi lux splendens procedit et crescit usque ad perfectam diem.

La voie des justes est comme un flambeau qui croît en éclat et qui va grandissant jusqu'au jour parfait.

Proverbes, IV, 18.

Messeigneurs, mes frères,

Le 12 décembre 1571, un général victorieux faisait dans Rome son entrée triomphale. Chargé par le souverain Pontife de repousser l'invasion musulmane, Marc-Antoine Colonna venait de venger l'honneur du nom chrétien dans les eaux de Lépante. Aussi quel enthousiasme parmi le peuple romain à l'approche du vainqueur! Tout ce que

la ville éternelle trouvait dans ses vieux souvenirs de pompe et de magnificence, semblait à peine suffisant pour exprimer l'allégresse générale. De la porte Saint-Sébastien au Capitole, sur la voie Appienne que suivaient autrefois les Métellus et les Scipions, sous les arcs de Titus, de Septime Sévère et de Constantin, l'on voyait s'avancer le nouveau triomphateur au milieu des acclamations d'une foule avide de contempler ses traits. Après les solennités du Forum, empreintes de la majesté d'un autre âge, des démonstrations non moins vives, mais plus chrétiennes, l'attendaient dans la basilique de Saint-Pierre et au Vatican, où il allait recevoir les félicitations du Pape, et de quel Pape! de saint Pie V, l'honneur et la gloire de son siècle. Aussi, le lendemain de cette mémorable journée, sous les voûtes de l'église d'*Ara coli*, transformée en temple de la victoire, un orateur célèbre pouvait dire au soldat catholique dans un langage dont l'emphase ne détruit pas la grandeur: "Si les sept collines elles-mêmes avaient pu quitter leurs sièges, elles seraient venues au-devant de vous pour saluer votre triomphe; *Ut ipsi septem colles, sedibus suis relictis, obviam tibi prodire cupere viderentur*" (1).

Trois siècles après, un autre général rentrait dans Rome à la suite d'une campagne sur laquelle le monde entier tenait les yeux fixés. Lui aussi avait reçu la mission de défendre la civilisation chrétienne dans ce qu'elle a de plus nécessaire et de plus élevé, la liberté et l'indépendance du Saint-Siège. Mais, moins heureux que le vainqueur de Lépante, il avait dû céder devant le nombre aidé du mensonge et de la perfidie. A la tête d'une poignée de braves rassemblés pour d'autres combats, il s'était trouvé surpris entre une attaque qui se dissimulait sous l'apparence d'une protection, et un abandon auquel sa loyauté se refusait à croire. Castelfidardo et Ancône venaient de faire la contre-partie de Lépante. Aussi le deuil et la tristesse allaient-ils remplacer les fêtes d'autrefois dans la ville éternelle. Le 12 octobre 1860, on pouvait voir le glorieux vaincu, et à sa suite quelques rares débris de son héroïque armée, se diriger vers le Vatican par les mêmes rues qu'avait suivies Marc-Antoine Colonna dans tout l'éclat du triomphe. Là, un autre Pie l'attendait, de même taille que le grand Pontife du seizième siècle, mais ne pouvant, comme lui, serrez dans ses bras un chef victorieux; et de la bouche du saint vieillard tombait sur le brave soldat prosterné à ses pieds, et dont la défaite était la sienne, cette parole sublime de foi et de résignation: "Dieu a permis ce qui est arrivé; que sa très sainte volonté soit faite!"

Quel contraste, mes frères, entre les deux scènes que je viens de rappeler! Mais je ne sais si la seconde ne l'emporte pas encore sur la première en grandeur et en vraie majesté. Oui, c'est bien après une "défaite triomphante à l'égal d'une victoire," que l'on aurait pu inscrire de rechef au fronton du Capitole la devise de Lépante: *Adhuc viget virtus, flagrat amor, pollet pietas*. Le courage! ce général vaincu l'avait poussé jusqu'à l'héroïsme. Le dévouement! il l'avait prouvé par sa promptitude à voler

au secours de la faiblesse et du malheur. La piété envers l'Eglise! il l'avait manifestée en sacrifiant ce qui coûte le plus au soldat accoutumé à vaincre, la renommée et la gloire militaires: *adhuc viget virtus, flagrat amor, pollet pietas!* Voilà pourquoi, à vingt années de distance, de tels services ont encore le privilège de nous émouvoir comme le premier jour. Après avoir été tant de fois célébrés et par d'éminents orateurs, ils sont restés pour l'éloquence sacrée un thème inépuisable; et vous, mes frères, pour en perpétuer le souvenir dans le marbre et dans le bronze, vous avez érigé, sous les voûtes de l'église cathédrale de Nantes, ce splendide monument où les conceptions de l'art antique et les merveilles de l'art moderne se réunissent dans un harmonieux ensemble, pour glorifier la mémoire de celui qui a eu l'insigne mérite d'être à la fois un grand serviteur de la France et un grand serviteur de l'Eglise.

C'est à ce double titre, en effet, que le général de la Moricière occupe dans l'histoire de notre siècle un rang à part: son nom appartient à la religion non moins qu'à la patrie. Voyez-le tel que le ciseau d'un artiste célèbre a su le représenter, transfiguré par la mort, la main droite sur son crucifix, la main gauche sur la garde de son épée, et la tête tournée vers le ciel, comme pour murmurer une dernière fois la devise de ses pères: *Spes mea Deus*, "Mon espérance, c'est Dieu." Le héros chrétien est là tout entier, avec le cortège des vertus qui ont été les ressorts de sa vie, et que l'art a symbolisées par autant de chefs-d'œuvre: le courage militaire, la charité, la méditation, la loi. En Algérie, à Paris, à Rome, sur les trois grands théâtres où Dieu s'est plu à l'appeler successivement, en face de l'islamisme, comme devant la Révolution socialiste et athée, il a mis l'épée de la France au service de la société et de la civilisation chrétiennes. Voilà ce qui a fait la grandeur et l'unité de sa vie publique. Et pendant que le guerrier et l'homme d'Etat servaient les desseins de Dieu dans la défense d'une telle cause, le chrétien marchait parallèlement d'étape en étape, sur le chemin qui devait le conduire à la pleine possession de la foi et de la vérité, suivant les paroles que j'ai prises pour texte: "La voie des justes est comme un flambeau qui croît en éclat et qui va grandissant jusqu'au jour parfait: *Iustorum semita quasi lux splendens procedit et crescit usque ad perfectam diem*." C'est ce que je me propose de montrer dans ce discours. Veuillez me prêter votre bienveillante attention.

I

La cause du Christ et de l'Eglise est au fond de tous les événements de ce monde. Les hommes s'agitent pour ou contre elle, lors même qu'ils ne croient servir que leurs intérêts ou leurs passions. Il en est à cet égard des nations comme des individus. Quels que soient les mobiles de leur conduite, elles marchent de gré ou de force vers le but que Dieu leur a marqué. On pouvait en juger ainsi quand, le 14 juin 1830, l'armée française débarquait sur les côtes d'Afrique pour venger une insulte que nul peuple ne saurait souffrir sans déchoir de son rang: Sous la question d'honneur, il s'en remuait une autre plus vaste et plus haute. Qu'il dût s'agir pour le "soldat de la Provi-

(1) Oratio Marci Antonii Mureti in reditu ad Urbem M. Antonii Colonna post Turcas navali proelio victos, habita Idibus Decembris MCLXXI.

vence " d'ajouter une nouvelle page aux " gestes de Dieu par les Francs " on pouvait déjà le pressentir aux clameurs d'un parti qui, alors comme depuis, comptait pour peu le succès de nos armes, du moment que la religion devait en profiter. L'Algérie conquise, c'était en effet l'Evangile reprenant possession d'une terre d'où le Coran l'avait banni ; c'était l'Afrique ouverte à l'apostolat de la foi ; c'était la France recueillant des lèvres de saint Louis, tombé en face de Tunis, l'antique mot des croisés : Dieu le veut ! pour aller replanter jusqu'aux sommets de l'Atlas le drapeau de la civilisation chrétienne.

La royauté, gardienne fidèle des traditions nationales, l'entendait de la sorte. Aussi, à peine eut-il touché la terre d'Afrique, dont le nom allait devenir inséparable du sien, que le brave maréchal de Bourmont s'empressa d'y ériger une croix, signe de délivrance pour ces malheureuses contrées. C'était leur dire assez haut qu'on était venu au milieu d'elles pour les affranchir d'un joug odieux et pour leur apporter en place des ténèbres de la mort, la lumière et la vie. Pourquoi faut-il que de si nobles desseins aient été arrêtés par l'un des événements les plus désastreux de notre histoire, celui qui, depuis cinquante ans est resté la source principale de toutes nos fautes et de tous nos malheurs ? Ah ! si la pensée chrétienne qui, dans les conseils de la royauté, inspirait l'expédition d'Alger, avait pu suivre son cours ; si, au lieu d'être comprimé sur l'instant même, le premier élan de la conquête avait été suivi d'une action prompte, énergique, décisive, aussi propre à rallier les timides qu'à forcer les mécontents au respect ; si, dans l'embarras que lui créaient ses origines, le nouveau pouvoir ne s'était pas senti faible et irrésolu devant un legs si glorieux, n'osant pas le renoncer, et ne sachant trop qu'en faire ; si, dix années durant, l'absence de plan et d'esprit de suite, conséquence inévitable du manque de principes, n'avait pas enhardi les résistances, en ranimant l'esprit au cœur des vaincus ; si une intelligence claire de la situation avait permis de reconnaître et d'apprécier ce qui restait de sève chrétienne sous l'écorce musulmane dans la partie la plus saine de la population ; si, à des races dont le patriotisme se confond avec la religion, l'on n'avait pas montré l'étrange spectacle de camps d'où ne s'élevait aucune prière, et de tombes sur lesquelles ne descendait aucune bénédiction ; si, en un mot, la civilisation chrétienne était apparue en Algérie à la suite des vainqueurs, avec un apostolat libre et un sacerdoce respecté, avec le splendide épanouissement de ses institutions et de ses œuvres ; ah ! je ne dis pas que toute lutte serait devenue impossible ; mais devant une telle supériorité religieuse et morale, venant s'ajouter à la bravoure militaire, les plus fiers courages eussent fléchi en peu de temps ; et, sans doute, à l'heure présente, les victoires de la foi seraient pour l'avenir de cette France nouvelle une garantie plus sûre encore que le triomphe de nos armes.

C'était la pensée du général la Moricière quand, jeune lieutenant du génie, il écrivait ces mots, au début même de la conquête : " La Providence qui nous destine à civiliser l'Afrique, nous donne la victoire. " Vous n'attendez pas de moi, mes frères, que m'écartant du ton et l'esprit de la chaire chrétienne, je déroulé à vos yeux cette épopée de dix-sept ans, qui s'ouvre avec la prise d'Alger pour se

terminer à la soumission d'Abd-el-Kader, et dans laquelle Médéah, Bougie, Constantine, Oran, Mascara, Isly, vingt autres lieux non moins célèbres, rappellent autant d'épisodes où la valeur militaire s'est élevée jusqu'à l'héroïsme. Car bien que l'écriture sainte n'ait pas craint de louer l'ardeur guerrière quand elle éclate pour une juste cause, c'est plus haut encore, dans la région des doctrines et des vertus, que l'orateur sacré doit chercher de préférence la matière de ses éloges. Or ce qui me frappe précisément chez cet homme de guerre, pour qui le noble métier des armes avait un si vif et si puissant attrait, c'est qu'au milieu de la fumée des camps et dans l'éblouissement de la gloire, la lutte engagée par la France sur la terre d'Afrique lui est apparue constamment sous son vrai jour et avec le caractère providentiel qu'elle devait prendre et garder dans l'histoire du monde.

Assurément, mes frères, je blesserais la vérité à l'égard d'un homme incapable de la trahir, en disant que dès lors il puisait dans une foi vive et complète toutes les lumières qui devaient l'éclairer plus tard. Malgré les traces profondes que laissait dans son âme une éducation toute chrétienne, il n'avait pas su échapper entièrement à l'influence des idées nouvelles qui emportaient loin du droit chemin un si grand nombre de ses contemporains. Si l'esprit voltairien du dix-huitième siècle ne lui inspirait qu'une juste répulsion, des théories plus récentes semblaient mieux faites pour attirer son cœur ouvert à toutes les aspirations généreuses. De ces rêves, auxquels s'étaient laissés prendre tant de jeunes intelligences et dont pour sa part il allait s'affranchir promptement, il n'avait retenu qu'un désir ardent de réforme et d'amélioration sociales. C'est à voir au fond des choses, en les prenant par leur côté le plus sérieux, que tendait son esprit naturellement porté à la recherche et à l'observation. Tandis qu'un scepticisme moqueur se jouait des idées morales et n'avait de confiance que dans la force, rien ne lui paraissait achevé, de la part des vainqueurs, tant qu'ils n'auraient pas réussi à se faire estimer des vaincus. Partant de ce principe, la Moricière se refusait à voir dans la terre que la Providence venait d'ouvrir à notre activité, soit un simple champ de manœuvres pour aguerrir nos soldats, soit un vaste comptoir où les uns s'enrichiraient aux dépens des autres.

Encore moins pouvait-il admettre un système d'extermination qui eût fait régner sur une colonie déserte le silence de la mort. Aucun de ces rôles ne lui semblait répondre au génie et à la vocation de la France. Faire accepter la conquête comme un bienfait ; coloniser après avoir vaincu ; gagner la confiance des indigènes, au lieu de les froisser par un brutal dédain et de les exaspérer par d'inutiles rigueurs ; étudier à fond leur langue, leur caractère et leurs mœurs, pour tirer parti de leurs qualités et neutraliser leurs défauts ; les attacher à notre cause à force de justice, de modération, d'honnêteté, de bonne foi, de désintéressement ; et, enfin, leur montrer, par la création de villages chrétiens, le spectacle vivant d'une civilisation supérieure à la leur ; tel est le plan qu'il ne cessa de poursuivre à travers tous les obstacles et toutes les contradictions, sentant bien qu'une telle œuvre était seule vraiment digne d'un peuple chrétien.

C'est par là, mes frères, que cette physionomie de soldat prend à mes yeux une expression singulière de dignité et de grandeur morale ; et si j'admire dans le héros de Constantine et de Mascara les qualités militaires qui ont fait de son nom l'un des synonymes de la bravoure, j'aime encore mieux le voir préoccupé avant tout de légitimer la conquête par l'amélioration constante du sort des vaincus ; se refusant avec énergie aux représailles sanglantes ; gardant jusqu'au plus fort de la lutte assez d'empire sur lui-même pour contenir le châtiement dans de justes limites ; ne craignant pas de faire appel à la grande force civilisatrice dont un pouvoir aveugle s'était obstiné si longtemps à repousser le concours ; transformant en église une mosquée d'Oran, malgré les clameurs d'un parti qui prétendait coloniser l'Algérie sans temple, sans prêtres et sans Dieu ; secondant de ses efforts les ministres de la religion, dans leur mission d'enseignement et de charité, auprès du lit des malades comme au milieu des paroisses nouvellement érigées ; et, dans son ardeur à multiplier en Afrique les apôtres de la foi, écrivant à l'évêque d'Alger cette admirable lettre qui montre combien la religion avait déjà pris d'empire sur une âme si digne d'en comprendre la nécessité et les bienfaits (1). C'est qu'en effet tant de services rendus à la cause du Christ et de l'Eglise ne pouvaient rester infructueux pour lui-même. Dieu avait placé le général de la Moricière en face de l'Islamisme, des efforts désespérés de quelques pauvres tribus, sans appui ni ressources, pour lui montrer tout ce qu'il y a de profondeur et d'énergie dans le sentiment religieux, alors même qu'il ne repose pas sur la vérité pure et complète.

Pour une nature telle que la sienne, incapable de s'en tenir à une vue de surface, mais cherchant en toutes choses la raison dernière, il y avait là un vaste champ d'études et de réflexions. Dans ce contact de vingt ans avec un peuple pour lequel la religion est le tout de la vie, il lui était impossible de ne pas se demander quelle place elle doit tenir dans la conscience de chaque homme ; et, d'autre part, ce contact même devenait pour lui une révélation de la vérité. Si l'attachement le plus opiniâtre aux doctrines religieuses du Coran n'avait su aboutir qu'aux vices et aux ténèbres de la barbarie, c'est que, seul, l'Evangile porte dans ses flancs le salut et la résurrection des peuples. Une telle conclusion s'imposait d'elle-même à un esprit droit et logique. Mais la Providence, qui destinait le général de la Moricière à d'autres luttes, se réservait de faire luire à son regard de nouvelles et plus vives lumières. Après avoir vu de près la barbarie qui précède les civilisations naissantes, il allait se trouver aux prises avec une barbarie pire encore, celle qui suit les civilisations déchues ; et dans ce choc terrible, où pour la seconde fois, il tiendra en main l'épée de la France, le christianisme lui apparaîtra derechef comme le véritable salut des sociétés humaines. Ainsi devaient se vérifier pour lui ces paroles de la sainte Ecriture : "La voie des justes est comme un flambeau qui croît en éclat et qui va grandissant jusqu'au jour parfait" : *Justorum semita quasi lux splendens procedit et crescit usque ad perfectum diem.*

(à continuer.)

(2) *Le général de la Moricière et sa vie militaire, etc.*, par M. Keller, t. 1, p. 475-476.

L'uniforme des Zouaves.

Un certain nombre de personnes de Montréal, parmi lesquelles plusieurs anciens zouaves pontificaux, ayant conçu le projet de former un nouveau corps de milice volontaire composé d'éléments canadiens-français, adressèrent à ce sujet, il y a quelques mois, une requête au département de la milice. Ces ouvertures furent très favorablement accueillies par les autorités compétentes et la demande fut même accordée en principe. Il restait à régler les questions de détail : personnel des officiers, établissement des cadres, dénomination du corps, uniforme, etc. La plupart de ces questions sont encore à l'étude à l'heure qu'il est, et rien n'est réglé définitivement.

En ce qui concerne l'uniforme, entre autres suggestions, a été faite celle d'adopter la tenue des zouaves pontificaux, ou du moins quelque chose d'analogue, quant à la coupe. Cette question de l'uniforme, pas plus que les autres, n'a reçu de solution jusqu'à présent ; néanmoins, il y a quinze jours, un reporter du *Star* ayant obtenu une entrevue de l'honorable ministre de la milice, fit un rapport de haute fantaisie, où les réponses du ministre étaient rendues telles, sans doute, que le reporter les eût désirées, mais nullement telles qu'elles ont été émises ; nous en avons acquis la certitude. D'après ce rapport, le projet en son ensemble et l'uniforme en particulier étaient traités avec un souverain mépris par l'honorable ministre, ce dont le *Star* ne se montrait nullement courroucé.

Animé du même esprit, le *Free Press* d'Ottawa ne put résister à la séduisante tentation de conspuer cet uniforme trop peu britannique.

Notre tempérament canadien-français est tellement habitué aux mille coups d'épingle que la morgue anglosaxonne ne cesse d'infliger à notre sentiment national, que nous supportons d'ordinaire ces taquineries avec beaucoup de philosophie. Cette fois néanmoins, il s'est trouvé un journaliste moins patient ou moins placidement disposé que les autres, et il vous a relevé mon *Free Press* de manière à lui ôter l'envie d'y revenir. Comme le dit fort bien notre ami du *Journal des Trois-Rivières* en reproduisant ce remarquable article : "Si les petits dédains et les sottises prétentions épiciées de fanatisme que certains journaux anglais ne manquent jamais d'étaler quand il s'agit de la race française, étaient stigmatisés chaque fois avec autant de vigueur et d'à-propos, la mode s'en passerait fort vite, croyons-nous."

En présentant à nos lecteurs ce magnifique article du *Canadien*, qu'il nous soit permis d'offrir à l'auteur nos plus sincères remerciements pour tout ce qu'il y a renfermé de flatteur pour nous et pour nos camarades de France.

"Un journal anglais, le *Ottawa Free Press*, commet, sous forme de conseil aux Canadiens-français, une étrange et lourde bévue à propos de la création projetée d'un régiment de zouaves à Montréal. L'administration de la milice, paraît-il, refuse d'autoriser cette création pour des motifs qu'il est inutile d'énumérer ici. Le *Ottawa Free Press* approuve naturellement le refus de l'administration, et dit en terminant :

"Ils (les Canadiens-français) devraient, pensons-nous, être plutôt fiers de leurs traditions, remontant au delà des

guerres (???) qui furent l'origine de l'empire, car l'uniforme des zouaves est intimement associé à la triste histoire de cette époque ? ”

Le *Ottawa Free Press* ignore évidemment que l'uniforme des zouaves est postérieur au premier empire et antérieur de 22 ans—période de glorieux combats—à l'avènement de Napoléon III.

Le *Ottawa Free Press* ignore évidemment que la création du corps et de l'uniforme des zouaves, par le général Claussel, remonte à 1830, peu de mois après la prise d'Alger.

Le *Ottawa Free Press* ignore évidemment que l'uniforme des zouaves n'est ni plus ni moins intimement associé à la triste histoire de l'empire que ne le sont les uniformes des autres corps de l'armée française ; mais que l'uniforme des zouaves—peu en faveur sous Napoléon III—est intimement associé à l'histoire—pleine de brillants exploits militaires,—de la conquête de l'Algérie, laquelle n'a pas demandé moins de 34 ans de combats presque incessants.

Le *Ottawa Free Press* ignore évidemment que l'uniforme des zouaves est intimement associé à l'histoire de la guerre de Crimée, depuis le passage de l'Alma, dont les Anglais furent spectateurs, jusqu'à la prise de Malakoff, et que, à Inkerman, les troupes de lord Raglan, malgré leur courage héroïque, ne trouvèrent point que “l'uniforme des zouaves fût en désaccord avec les idées anglaises.”

Le *Ottawa Free Press* ignore évidemment que l'uniforme des zouaves est intimement associé à l'histoire de l'occupation du Mexique, où il fut bel et bien abandonné par ses alliés les Anglais, lorsque Juarez leur promit quelques centaines de mille piastres. Que cette occupation ait été onéreuse à la France, il n'en est pas moins vrai qu'elle a été glorieuse pour “l'uniforme des zouaves,” en Amérique.

Le *Ottawa Free Press* ignore évidemment que “l'uniforme des zouaves,” porté par un bon nombre de Canadiens-français, est intimement associé à la victoire de Montana, remportée par eux coude à coude avec les français, sur dix-mille sibustiers, commandés—à l'arrière—par le bouffon ridicule qui a nom Garibaldi.

“L'uniforme des zouaves,” comme celui de tous les autres corps de l'armée française est, cela est vrai, intimement associé—avec un courage malheureux et un honneur sans tache—aux lamentables épisodes qui ont eu pour dénouement Sedan et Metz.

Le *Ottawa Free Press* connaît l'histoire de ces lamentables épisodes ; mais il ignore évidemment que, de même que “l'uniforme des zouaves est intimement associé” au salut des troupes anglaises à Inkerman, de même “l'uniforme des zouaves”—camarades des zouaves pontificaux Canadiens-français—est intimement associé à l'histoire du combat héroïque de Patay-Loigny. Dans ce combat—un contre dix—“l'uniforme des zouaves” arrêta les Prussiens au moment où ils allaient anéantir l'armée de la Loire.

Le *Ottawa Free Press* ignore évidemment que “l'uniforme des zouaves,”—camarades des zouaves pontificaux Canadiens-français—est intimement associé à l'histoire de la retraite du Mans, pendant laquelle, la résistance opini-

âtre de “l'uniforme des zouaves” préserva, pour la seconde fois, d'une destruction totale, l'armée commandée par le général Chanzy.

“L'uniforme des zouaves, dit le *Ottawa Free Press*, est en désaccord avec les idées anglaises ;” soit. Mais endossé par des Français ou par des Canadiens-français, l'uniforme des zouaves n'a jamais été en désaccord avec les idées de bravoure et d'honneur militaire.

“L'uniforme des zouaves” est en désaccord avec les idées anglaises ;” soit. Mais endossé par des Français ou par des Canadiens-français, “l'uniforme des zouaves” a porté avec lui, en Afrique, en Asie, en Europe, en Amérique, une tradition de gloire non interrompue, même lorsque les Français ont succombé sous le nombre des Prussiens, et lorsque les Canadiens-français ont succombé sous le nombre des Piémontais. Passer lestement l'éponge sur cette tradition de gloire et n'associer intimement l'uniforme des zouaves qu'à l'histoire de la triste fin de l'empire, c'est trop d'ingratitude de la part d'un Anglais, à moins qu'il n'ait jamais su que, fort heureusement pour ses compatriotes, l'uniforme des zouaves était à Inkerman, et qu'il ne contribua pas médiocrement à rétablir le combat et à repousser les Russes écrasant les troupes britanniques.

Si l'uniforme des zouaves est en désaccord avec les idées anglaises, la sonnerie de marche des chasseurs à pied,—si connue à cause du casque à mèche du maréchal Bugeaud,—cette sonnerie, éminemment française, ne devrait pas être moins en désaccord avec les mêmes idées. Cependant l'administration de la malice n'empêche pas les clairons d'un régiment de Montréal de demander—avec un désaccord remarquable,—aux miliciens qui les suivent : “As-tu vu la casquette, la casquette au père Bugeaud ?” On a, il est vrai, fait subir des “arrangements” (hélas !) à cette sonnerie, afin, sans doute, de la mettre en accord avec les tympans et les jarrets britanniques. Quelques “arrangements” moins harmonisés, apportés dans l'uniforme des zouaves ne pourraient-ils par le mettre en accord avec les idées anglaises et le rendre moins offensant pour elles que ne le serait, par exemple, l'uniforme des grenadiers de Fontenoy, si des Canadiens-français demandaient à former un régiment revêtu de cet uniforme “intimement associé” à la glorieuse histoire de leur race ?

Mais les Canadiens-français n'ont point conçu une pareille idée, parce qu'elle eût été blessante pour les Anglais ; ils ont formé le projet de créer un bataillon de zouaves dans le but très-louable de rappeler le souvenir des services rendus à la plus juste des causes par la jeunesse canadienne-française, de susciter et d'entretenir dans la jeunesse actuelle l'esprit de dévouement et d'honneur militaire, qui partout et toujours, a été intimement associé à la glorieuse histoire de l'uniforme des zouaves. L'administration de la milice accordera ou refusera son autorisation, cela la regarde ; mais c'est le fait d'un ignorant, jaloux et ombrageux, que de chercher, pour justifier un refus, à ternir avec un peu d'encre la gloire de l'uniforme des zouaves.

Lecture prononcée en l'Eglise du Village Saint-Jean-Baptiste, le 28 septembre 1879.

PAR M. B. A. TESTARD DE MONTIGNY, *Prés. de l'Union-Allet.*

2ÈME PARTIE — (Suite.) (1)

MESSIEURS,

Vous venez d'entendre des flots d'harmonie qui ont inondé vos oreilles et qui remuent, j'en suis sûr, les sentiments les plus pieux dans vos cœurs disposés à aimer ce qui est beau. Vous allez dans l'instant entendre la continuation de ce concert qui n'est pourtant qu'un faible écho de l'harmonie éternelle des concerts célestes. Je profiterai de la disposition où vous êtes, d'harmoniser les sons, pour jeter à vos oreilles quelques notes prosaïques que vous enveloppez je l'espère de la poétique musique que vous venez d'entendre. Il s'agit d'affaires intimes, et je ne crains pas de les faire connaître ici, car les étrangers qui nous honorent de leur présence savent que ce qui arrive ici peut arriver partout. Il savent que le ciel le plus serein a ses nuages quelquefois; que le cœur le plus heureux à ses jours d'orage, et que les larmes même succèdent souvent aux ris de la veille. D'ailleurs pour un chrétien rien ne l'étonne quand il apprend qu'une œuvre sainte a ses obstacles. Comme l'Eglise mystique, il faut que cette église, soit exposée aux épreuves et, disons le mot, il faut que les portes de l'enfer cherchent à prévaloir contre elle.

Confessons-le ici, et ce n'est pas pour nous vanter, ni pour insinuer qu'on suit la mode: nous avons des dettes.

Et c'est cet état de débiteur qui cause notre malaise sérieux. Mesdames, vos maris grondent quelquefois, j'en suis presque certain, quand près d'une vitrine passant, vous succombez à un méchant lutin qui vous fait faire un compte adressé tôt ou tard à destination; mais ce n'est rien, car un mot, un sourire de votre part, dissipe cette mauvaise humeur, assez tôt pour que vous vous rendiez coupable de la même amabilité.

Ici ce n'est pas cela, car voyez vous, il s'agit de dettes contractées à la bâtisse d'une église, à son ornementation, à l'entretien du culte divin. Et ces dépenses là, on les pardonne difficilement. Ah! si c'était pour nos maisons pour orner nos salons, pour parer nos personnes, ce serait différent, car voyez-vous, ça cause des jouissances agréables. Mais pour les besoins de l'âme, c'est trop. Comment! mais on est si pauvre; on a bâti trop beau, l'entretien coûte trop cher, où va donc tout l'argent qui a été payé; on n'en sortira jamais, etc.

Ce n'est pas tout: en arrive un qui exagère, et puis le diable, car il y en a un, et qui ne manque jamais de faire valoir ses prétentions dans la construction d'une église, le diable, dis-je, vient se mettre de la partie, dit son mot; et puis s'en suit l'exagération, l'excitation et l'exaspération même.

Eh! mon Dieu! on finit par prendre un langage que l'on croirait inspiré par des prédicants qui ont toujours été élevés dans la haine du catholicisme!!

C'est pénible, oui c'est pénible, pas pour tout le monde, car il y en a qui rient sous cap de cet état de chose. Les

assertions sont graves et si graves, qu'on devrait au moins se rendre compte avant de se permettre des insinuations vraiment fâcheuses.

J'avais préparé des chiffres et je les trouve concluants; mais j'ai pensé que ce serait ennuyeux pour cette honorable assemblée que de les répéter ici, d'autant plus que peu on point des personnes qui se laissent aller aux excès dont j'ai parlé ne se trouvent ici; mais je ne puis résister au désir de donner certains chiffres ronds qui seront suffisants à ceux qui n'ont besoin que d'un préservatif.

(Ici le savant conférencier constate par des chiffres que les paroissiens de St. Jean-Baptiste ont eu depuis le 24 juin 1874 la jouissance de biens, services et emprunts, etc., pour au-delà de \$100.000.

Il justifie les dépenses annuelles et constate un déficit dans les revenus qui sont insuffisants pour le combler.)

Une dernière observation, Messieurs, et je finis cette deuxième partie, pénible pour tous, j'en suis certain, mais qu'il fallait vous débiter en famille, car il peut résulter de graves inconvénients à se taire quand il faut parler.

J'ai entendu dire que le salaire de \$1,200 au curé était trop élevé, et j'ai entendu faire cette observation avec peine.

Ici je me permettrai de faire une réflexion qui peut se faire tout haut:

Dans les années d'aisance, tous reconnaissent que les officiers publics, tous ceux dont on exige les services intelligents, doivent être payés et raisonnablement payés; mais dans les années de crise, et quand le peuple est de mauvaise humeur, il jette les yeux sur ses serviteurs, il est naturellement porté à trouver leurs salaires trop élevés.

Nous comprenons qu'un journalier, qu'un ouvrier gagne à peine une piastre par jour, nous comprenons qu'il doive trouver trop élevé le salaire de \$200.00, qu'il donne à l'un de ses officiers.

Pourtant, Messieurs, défions-nous d'être injustes vis-à-vis de ceux qui avec de gros salaires sont plus pauvres que le plus humble d'entre nous, par les exigences de leur état.

Tous admettent que le curé d'un village comme celui-ci doit être à la hauteur de sa position; ce n'est pas lui qui le désire, c'est nous qui l'exigeons. Il faut qu'il soit décentement logé; le presbytère, c'est d'ailleurs la maison de tout le monde. Il faut que le curé reçoive convenablement les prêtres qui viennent lui aider dans son ministère pendant les retraites, les triduum, les quarante-heures. Lorsque l'évêque vient en visite pastorale, vous auriez honte que ce représentant de Jésus-Christ ne fût pas reçu dignement.

Et lorsqu'une souscription se présente, le curé ne doit pas être le dernier à y participer. Les bonnes œuvres ne lui sont point étrangères. On exige même qu'il se mette à la tête de tous les mouvements charitables qui se font; et sa main est toujours ouverte aux pauvres qui s'adressent à lui. Et vous croyez qu'il puisse faire des épargnes. Non, et j'en suis certain, son salaire de \$200.00 ne suffit pas pour écouter les élans de sa générosité. Et qui profite de son salaire? Et où est-il dépensé, si ce n'est parmi vous?

Et cet homme à qui vous marchandez ces honoraires, il lui a fallu pour être digne de vous servir avoir cinq ans d'écoles, huit ans de collège, trois ans d'étude théologique. "Il a subi de longues épreuves; jeune encore, il fut séparé

(1) Voir la livraison d'octobre.

du monde et renfermé dans le temple. Là il s'est formé aux vertus les plus éminentes du christianisme : là il a prié, médité ; là il a recueilli dans son cœur les paroles divines pour les verser plus tard dans le cœur de ses frères. Avant de sortir de sa retraite, il a passé par tous les rangs inférieurs de la hiérarchie ecclésiastique. Par le premier ordre, l'Église lui a confié la garde du temple ; cette main qui devait tenir un jour les clefs de la Jérusalem céleste a dû commencer par porter les clefs de la Jérusalem terrestre. Comme lecteur, il a fait entendre sa voix timide sous la voûte sacrée, avant de la faire retentir comme prédicateur ; comme exorciste, il a appris que l'homme peut tout contre l'esprit du mal avec le secours de la prière ; comme acolyte, il a porté le flambeau, symbole de la foi qui devait plus tard brûler dans son cœur pour illuminer les fidèles ; comme sous-diacre et surtout comme diacre, il a franchi les marches qui élèvent à l'autel, il a commencé à faire entendre la parole de Dieu. Il est prêtre enfin, et dès ce moment, il ne s'appartient plus, il est l'homme de Dieu et du peuple. Il est envoyé partout où l'appellent la gloire de Dieu et le bien de l'humanité. Que ce soit dans la solitude des campagnes ou au milieu de ces vastes déserts d'hommes qu'on appelle multitude, il court avec le même empressement. Il n'est pas toujours abandonné à ses propres forces. Quelquefois, avec l'humble titre de vicaire, un ami, un frère est auprès de lui pour l'aider à remplir ses fonctions pastorales. La plupart du temps il est seul. Quel est alors son consolateur et son conseil ? Celui qui tous les jours, descend du ciel à sa voix pour reposer sur l'autel et dans son cœur."

Remarquez-le, Messieurs, sous l'empire de la nouvelle loi, comme en vertu de l'ancienne, le prêtre doit vivre de l'autel. "Ceux qui, étant de la race de Lévi, entrent dans le sacerdoce, ont droit, selon la loi, de prendre la dîme du peuple."—Ep. de St. Paul aux Hébreux.

C'est ainsi, Messieurs, que ce pasteur doit sacrifier au troupeau confié à ses soins ses goûts, son bonheur, sa vie même.

Vous exigez qu'il consacre tout son temps pour vous, et le jour et même la nuit. Et c'est de cet homme dont vous allez marchander le salaire, qu'il emploie même à vous être utile.

Et, supposons que cet homme puisse à force d'économie mettre quelques piastres de côté par année. Vous trouvez bien naturel, qu'un marchand, un industriel, un ouvrier qui a travaillé toute sa vie, s'assure quelques ressources pour la vieillesse. Et pourquoi le prêtre serait-il condamné à aller mourir sur un lit d'hôpital ?

Je crois, Messieurs, avoir justifié les dépenses annuelles, et il est constaté que ces années passées il y a tous les ans un déficit d'environ \$2,000 qu'il s'agit de combler.

Mais, me direz-vous quand même on paierait les dépenses annuelles, le capital restera toujours intact.

Eh bien ! je l'admets, mais les bonnes années viendront ; la population augmentera et alors on créera un fonds d'amortissement par laquelle la dette s'éteindra graduellement. Pour le moment il s'agit de savoir si une population de 5,000 communicants, 1,500 familles, de 8,000 âmes canadiennes est capable de combler un déficit de \$2,000 par année.

Quand je feuillette les pages de notre histoire et que j'y vois les traits héroïques de nos pères et les sacrifices qu'ils se sont imposés pour établir notre pays et doter la religion d'institutions dignes d'elle, je me dis qu'il n'est pas impossible à des Canadiens catholiques de continuer leur œuvre.

Et dois-je le dire, quand à côté de nous on voit surgir les temples protestants à tous les coins de rue, serions-nous prêts à admettre que la foi est reléguée dans le camp de nos frères séparés ?

Loin de nous décourager à la vue de l'état de nos finances, ranimons notre courage et tous ensemble voyons au moyen de remédier à cet état de chose.

Dans une troisième partie, j'aurai l'honneur, avec votre permission, de vous démontrer que non-seulement il est possible de parvenir à faire honneur à nos affaires ; mais que la chose est même facile ; et non seulement qu'il est honorable, mais qu'il est très avantageux pour nous de le faire.

(A continuer.)

Mentana, 3 Novembre 1877.

Il y a douze ans, à pareille date et à pareille heure (nuit du 2 ou 3 novembre, minuit) une petite troupe de trois mille hommes partait de l'ancien camp des Prétoriens et sortait de Rome par la voie Nomentane. L'ennemi, Garibaldi, avait enfin pu s'emparer de Monte-Rotondo malgré l'héroïque défense de la Légion d'Antibes et de l'artillerie Pontificale. Six assauts avaient épuisé la glorieuse garnison du dernier avant-poste sérieux de Rome ; sa chute faisait présager une crise imminente. Rome de toutes parts avait fait rentrer ses troupes ; le dernier moment était arrivé ; il fallait se dire ce mot bien terrible, mais aussi bien encourageant pour nous, soldats du Pape, il fallait se dire en ce moment là : "Vaincre ou mourir." Car, nous étions de ceux-là, pour qui mourir, c'était vaincre, gagner une bien autre victoire que celle que nous remportâmes ce jour là. Témoins nos morts ! nos glorieux morts ! De toutes manières nous devons vaincre : c'était un peu le secret de notre force le secret de notre vaillance.

Donc par une pluie qui n'eut pas grand effet sur nous, si ce n'est de nous rafraîchir un peu trop généreusement, nous partîmes.

Nous savions que l'enjeu était gros. Garibaldi avec 7 ou huit mille hommes (d'autres disent 12 mille) nous attendait. En arrière, on disait que les Piémontais au guet, viendraient séparer les combattants et imposer l'ordre moral (que l'on connaît) et la défense du St. Siège envers et contre tous. C'eût été joli, à en juger par ce qu'ils ont fait depuis ! Ah s'ils fussent venus, je crois bien que nous serions encore mollement couchés dans les vignobles de Mentana en attendant le jugement dernier ; mais..... nous voilà en marche, et le jour se lève.

Sur le revers du fossé un aumônier (le P. Ligier) a bravement campé sa pierre d'autel, la colonne salue en passant ; une dernière pensée et de bien haut traverse notre esprit. Le pays ! la mère ! nos bons parents !... *le Pape ! ! le Bon Dieu ! !* et puis, ran plan plan, le tambour bat, le clairon sonne. En avant, vive Pie IX ! c'est le cri du jour ! Ah ! le beau cri ! le cri enlevant !

Nous le connaissons, n'est-ce pas, camarades de Mentana, de Civita Castellana, de Porta Pia, de Rome? Vous aussi, garibaldiens, vous le connaissez; il sonnait comme un glas funèbre à vos oreilles. Vous croyiez entendre les trompettes de Jéricho. Vous aussi, chers camarades de Loigny, de Patay et du Mans! En avant! Vive la France! Vive Pie IX! Les Prussiens en ont appris quelques chose.

Vive Pie IX! C'était bien le cri de guerre renfermant tous nos amours dans notre poitrine; c'était le cri de la victoire, c'était aussi le dernier cri exhalé de la poitrine de nos frères expirants: Cri de triomphe!

Vers midi, premiers coups de feu. Nous nous rappellerons toujours la charge de nos vaillants Sapeurs, quand sur un ordre, il s'éparpillèrent en tirillant sur la droite. Je crois bien qu'ils allèrent jusqu'à Monticelli toujours en avant, car Mentana n'a pas été autre chose qu'une charge continue et cela sur un parcours de 7 à 8 kilomètres.

Ça chauffe, comme l'on dit; aussitôt les tirailleurs se déploient et laissant leurs sacs en ordre par terre, n'emportant que la giberne et le sac à pain où sont renfermées nos cartouches, (nous comptons venir reprendre nos sacs après la victoire), et la charge continue. Mais le canon s'en mêle! Ah! Quel beau son! Quelle belle musique que fait ce déchirement de l'air par les boîtes à mitraille!—Un échec! ou du moins un retard!—nos braves camarades suisses sont pris entre deux feux. Bravo, Suizzeri! Ils résistent...

Tout à coup, une musique terrible vient frapper nos oreilles, un roulement continu de feux de pelotons cadencés, réguliers, sur une ligne de plus d'un kilomètre! une sonnerie comme d'une immense crécelle métallique... les Chassepots font merveille!

Le brave colonel Saussier (101^e de Ligne) charge avec son régiment et dégage les Suisses. Garibaldi, qui court depuis longtemps, a donné l'exemple de la fuite; la débâclade se met dans les rangs de nos ennemis et nous les poursuivons la baïonnette dans les reins. Ne comptons pas leurs morts, leurs blessés, leurs prisonniers. Gros chiffres de tristes individus conduits par des chefs encore plus tristes. Nous avons nos morts. Ah! rappellerai-je vos noms, braves camarades, heureux camarades! Cher Julian Watts Russell, Devaux, Doyne au grand cœur, le petit Chevalier, grand Chevalier du Pape; ce bon et loyal Leton, Pascal, Mercier, d'Alcantara! *Ama Dio e tira viù!* Nous avions vaincu et nos morts étaient encore les plus victorieux. Tous frappés en avant et tous prêts à mourir. Le fait est constant que ceux que nous avons perdus ce jour-là avaient tous la réputation d'être bons et pieux. Ceux qui restaient n'étaient pas les meilleurs. Le bon Dieu est bon, n'est-ce pas? *Victoria, mors nostra!* Quelle plus belle mort, quelle plus belle victoire! Ils sont heureux, bien heureux! Telle fut la bataille de Mentana, Garibaldi enfoncé, l'Italie épeurée, le Pape triomphant: *Evviva!* Rentrons dans Rome

A quoi servirait, chers amis, de retracer à coups de crayon rapides ces souvenirs qui sont une moitié de nous-mêmes et qui remplissent les plus belles heures de notre vie, s'ils ne nous laissent au cœur, à l'âme, une idée, un mot d'ordre, je dirais? Voici: vous avez participé à un des plus beaux mouvements catholiques depuis les croi-

sades; vous n'avez pas eu la chance de *rester là*, Dieu l'a voulu! Dieu voulait autre chose de vous. Il veut que vous restiez toujours son soldat, pacifique aujourd'hui; mais prêt toujours. Semez la bonne semence autour de vous; appuyez hautement et fermement les vrais principes, mais là sans réticence ni fausse honte. Montrez-vous partout ce que vous vous montriez là-bas. Dans ses desseins impénétrables mais infiniment sages et justes, 500 canadiens ne sont pas allés à Rome uniquement pour y respirer le bon air de la campagne romaine ou contempler le beau ciel d'Italie. C'est un acte de foi, que vous avez fait; il faut que dans notre fidélité à nos chers principes papalins, repose la ferme espérance de voir rétablir la puissance temporelle des Papes. Oui, nous l'aurons encore notre Tibre catholique, le domaine de la catholicité entière, de Ravenne aux confins de Naples; ne perdons pas courage! L'heure est à Dieu et dans la tourmente générale qui doit bientôt ravager l'Europe révolutionnaire; Dieu fera ressortir et Sa puissance et la gloire de son vicaire. Ce que nous avons à faire, c'est d'être prêts, sinon par nous-mêmes, du moins par nos substituts dans notre entourage, dans la famille, dans l'Etat. Publiions hautement nos opinions, ayons ferme espoir dans l'avenir, ayons foi dans les gages que nous avons reçus. Ayons aussi dans nos principes et manifestons dans la conduite générale de notre vie une foi vive, une confiance illimitée. Il faut que Dieu intervienne dans le chaos qui règne aujourd'hui; il sera terrible, mais juste. Rangeons-nous auprès de lui. Le souvenir de Mentana devra régner dans nos cœurs quand il s'agira de combattre un contre dix; le souvenir de la Porta-Pia appellera une terrible revanche! *A rividerci sul campo delle glorie della Chiesa. Evviva Leone XIII!!!*

Nécrologie.

Nous recevons la triste nouvelle de la mort de M. le Comte de Cordon. Ancien Officier au Régiment Etranger en 1856, il devenait Capitaine aux Zouaves Pontificaux en 1860. Blessé assez grièvement à Castelfidardo il n'en continua pas moins son service jusqu'en 1861, époque à laquelle il se maria.

De Lamoricière qui s'y connaissait, disait de lui qu'il était un de ses plus énergiques capitaines.

Il laissa le service après son mariage et ne le reprit qu'en 1870 au service de la France. Il se distingua comme capitaine de mobiles de la Savoie et sa conduite lui valut la croix de la Légion d'Honneur.

Depuis lors, retiré au château de Balme en Savoie il vivait tranquillement aux sein de sa famille quand la mort l'enleva à l'ambour des siens. Il n'était âgé que de 42 ans.

Nous devons tous à ce vétéran de notre Régiment un bon souvenir et les suffrages de nos prières pour le repos de sa belle âme.—R. I. P.

NAISSANCE.

A Villa Pia, Montréal, le 9 du mois d'octobre, M. G. A. Drolet, Chevalier de l'Ordre de St. Grégoire-le-Grand, et de la Légion d'Honneur, est devenu père d'un fils.

DÉCÈS.

A Montréal le 15 courant, Dame Marie Adeline Bélanger, épouse de Jean P. Marion, écr. Notaire, de St. Jean Baptiste de Montréal, ancien zouave pontifical.